

Entre deux.

Une sensation étrange parcourt mon corps... mon sang semble se glacer. Ou se réchauffer ? Frisson lointain et pourtant si accessible à la fois. Vibrato d'un autre monde. Concert pour un mort-vivant.

Le passé se réveille doucement dans mes membres engourdis. Endoloris, aussi ? Je ne sais pas. Je ne sens rien. Juste une vibration. Le présent me secoue. Pourtant, la mort est si proche, prête à me happer dans ses entrailles. Je sens. Je ressens. Des mains, tes mains. A la fois douces et revêches, elles semblent me soustraire à ce qui n'est plus, m'empêchant de basculer de l'autre côté... Privilège suprême d'une caresse que j'ai longtemps espérée dans mes jeunes années...

Rassurantes, câlines, je les sens peu à peu se languir sur mon visage, hésitantes, caressant maladroitement mes sourcils, dessinant des parterres de regrets sur mon menton, puis sur mon cou, mais tu ne le sais pas. Comment te dire ? Je n'ai jamais su te dire. Que des mensonges, des comédies sans retour. C'est la seule chose dont j'ai été capable. Comment te parler ? Je n'ai jamais su te parler. Et pourtant, Dieu sait qu'aujourd'hui, j'aurais tellement de mots à te susurrer du bout des lèvres si je le pouvais... au moins juste ces trois petits mots : Je t'aime. Tu es là, je perçois ta chaleur. Ne m'abandonne pas, je sens courir en moi les ondes de tes mains comme lorsque tu les posais sur ton gros ventre rond... Tu te souviens ? Je t'entendais rire alors lorsque sur cet océan d'amour couraient ces petites vagues que je ne me lassais pas de provoquer. Provoquer, c'est tout ce que j'ai su faire.

Tu n'as jamais cessé d'être le cordon qui me relie à la vie, reste avec moi, ne t'en va pas, j'ai besoin de toi... mais le sais-tu ? Ne l'as-tu jamais su un jour ?

Je t'ai quittée sur un coup de tête, à vingt ans. Tu sais ce que c'est, on veut vivre sa vie et croire que c'est mieux ailleurs... On se sent fort, on se sent jeune, on veut voler de ses propres ailes... se prouver qu'on est grand, se prouver qu'on existe. On donne des nouvelles de temps en temps, puis de moins en moins souvent, enfin plus du tout. Le silence absolu. Mutisme total. Interruption de l'image. Passez votre chemin, il n'y a plus rien à voir. Plus rien à dire.

Ensuite il y a eu cette soirée. Stupide soirée. Avec ces copains que tu n'aimais pas. Tu disais qu'ils me tueraient un jour à force de boire comme des trous, que l'on finirait tous dans un platane. Et tu avais raison, maman... Mais ce n'est pas ça que je voulais entendre. Des mots doux, des caresses, une présence rassurante.... Pas de reproches, ni de remontrances à longueur de journée. On aurait dit que tu avais banni certains mots de ton vocabulaire et rejeté toute attitude positive envers moi. Des mots réservés au passé. Et je ne te parle pas des questions débiles sur l'étiquette politique ou le métier des parents de mes copains. Ou bien encore des « c'est quoi ce bordel dans ta chambre, monte immédiatement la ranger, on n'est pas dans un taudis ici » ou des « 17 ? Et pourquoi tu n'as pas eu 20/20 ? »... Toutes ces phrases que je ne pouvais plus supporter, maman. Ce ne sont pas mes copains qui m'ont tué, mais tes satanés reproches perpétuels.... Oh, pardonne la violence de ces mots, alors que tu es là, toujours présente et que tu tiens ma main dans la tienne comme pour me ramener à toi. C'est le plus beau geste d'amour que tu ne m'aies jamais fait, maman. Le plus beau. Encore trois petits mots : Le plus beau. Tu vois, je pourrais te dire... si tu m'en laissais l'occasion. Petits mots par petits mots, nous avancerions doucement, à notre rythme...

Je voudrais tellement que cette main toute ridée déjà, par ces années de souffrance auprès de moi, effacent les cinq années où nous nous sommes perdus totalement. Cinq années de mensonge où je m'inventais une vie les rares fois où je te téléphonais. Parfois je te disais

avoir décroché un job à Lyon ou à Nantes, alors que j'étais là, si près de toi, maman, dans l'ombre et sans rien faire, dans mon ghetto putride et abject, attendant un geste, espérant cette main que tu poses maintenant si délicatement dans la mienne. Parfois je te disais avoir rencontré une fille formidable que je te présenterais bientôt, qui m'avait fait décrocher de l'alcool. J'inventais de nouveaux amis, dont le fameux Pablo, tu te souviens ? Je te parlais de lui à tort et à travers. Je lui échafaudais des histoires que tu aimerais entendre. Et je te disais combien j'étais comblé par ma nouvelle vie. J'énumérais des projets qui n'avaient même jamais pris forme que dans ma tête. J'inventoriais des programmes de conduite parfaits, listais des bonnes actions qui méritaient largement un bon point...

Mais à chaque fois aussi, je te disais que je n'avais pas le temps, je te promettais de passer te voir, et tu savais bien au fond de toi que je ne passerais pas. Tu le savais, n'est-ce pas ? Mais tu ne disais rien. Pourquoi ne disais-tu rien ? Ce silence m'écharpait dans ma propre chair. C'était bien là notre drame : des années passées ensemble, côte à côte sans jamais se parler vraiment, sans jamais montrer le moindre sentiment... à ruminer comme deux imbéciles une avalanche de non-dits et de reproches mutuels.

Ne pleure pas, maman. Je ne mérite pas que tu verses une seule larme sur mon corps. Je me bats tous les jours depuis l'accident pour revenir vers toi. Mais tu ne le sais pas. Pas encore. A tes yeux je ne suis plus que ce corps livide et amaigri dont tes mains en découvrent l'horreur un peu plus chaque jour. Comme si tu voulais redessiner mes contours, les aplanir, comme pour effacer de ta vie ce méchant garçon que j'étais. Toutes les nuits j'attends avec impatience que tu reviennes me voir le lendemain. Quand tu prends ma main dans la tienne, j'aimerais pouvoir tellement la serrer fort. Mais mon corps ne réagit plus. Et pourtant, si tu savais, maman, je suis bien là, plus présent que je ne l'ai jamais été. Dans une autre dimension où je peux voir très clairement ce qu'il se passe autour de la vie. C'est un endroit très vaste, sans contour ni frontières. Trop vaste, maman, je m'y perds...

Un chemin flottant m'apparaît maintenant, sur lequel je marche sans trop savoir pourquoi. Il est transparent comme du verre. Je le suis. Mais j'arrive au bout, je le sais.

J'ai toujours pensé que tu n'avais jamais cru en moi. A l'école déjà, tu doutais souvent de mes résultats, et même lorsque je te ramenaient une bonne note, j'avais cette impression que tu pensais qu'elle n'était pas de moi. Mais aujourd'hui, c'est encore toi qui veille sur moi depuis des mois dans cette chambre impersonnelle. Au moins, là, tu peux tout contrôler, maman. Comme tu as toujours voulu tout contrôler dans ma vie. Là au moins, la chambre est bien rangée, les infirmières sont à tes petits soins pour t'aider à surmonter cette épreuve, et dans l'état où je suis, je ne risque pas de me rebeller... enfin, c'est ce que tu crois. Parce que dans cette prison lumineuse, je voudrais pouvoir crier, hurler, maman. Mais tu ne m'entends pas. Tu es bien trop occupée à ressasser le passé tout en me faisant quelques caresses sur le visage. Tu ne peux pas rattraper le temps perdu, maman... Tu peux juste m'aider à renaître. Sors de cette torpeur qui t'étouffe ! Mais que m'est-il arrivé, que nous est-il arrivé ?

J'arrive sur une plateforme maintenant : au dessus de moi une lueur étrange et apaisante semble vouloir m'aspirer dans son tourbillon orangé. Au dessous de moi, un souffle de tendresse me retient et m'empêche de m'élever. Je plane, maman, entre deux mondes. Et je ne sais pas lequel choisir. Ou plutôt, je ne sais lequel me choisira. Je flotte dans l'air, mais depuis combien de temps ?

Je te regarde entre deux, et je vois bien que tu repenses encore au passé. Tu rentrais du travail totalement épuisée. Et je refusais de le voir. Je restais cloîtré dans ma chambre à écouter ces

musiques que tu n'appréciais pas. Je ne sais même pas si moi-même je les aimais. Je savais juste que ça ne te plairait pas. Je te cherchais en permanence, te poussais à bout... Mais tu n'as jamais essayé de savoir pourquoi, maman. Jamais. Même pas lorsque je suis parti. Tu ne voyais que le mal en moi. Le mauvais. Et je ne voyais pas mieux en toi. Une mère solide, fière et heureuse. C'était ça que je voulais voir, pas un dictateur de l'ordre ni une paumée. Mais tes yeux disaient l'inverse. Un regard de chien battu. Tu ne t'occupais plus de toi. Plus de maquillage, des habits usés, passés et trois fois trop larges pour toi. Tes cheveux gris te donnaient plus d'années que ce vieux chêne adossé à la maison contre lequel nous nous enlacions. Parfois j'avais même honte. Tes amis aussi. Ils sont tous partis, te laissant à tes chimères dorées qui nous étaient interdites d'accès. Lequel de nous deux est le mort-vivant ?

Je ne sais même plus à quoi ressemble ton sourire, maman.

Une porte s'ouvre devant moi. Je ne t'ai pas encore tout dit. Parler... te parler encore... je ne pourrai revenir vers toi qu'une fois que tu m'auras écouté, qu'une fois que tu auras compris... A ce moment-là ce sera le plus beau jour de ma vie, et je te promets, maman, j'ouvrirais mes yeux et t'embrasserais comme je ne l'ai jamais fait.

Mais je dois te dire encore une chose maman, tu n'es pas seule à avoir souffert du départ de papa. Qu'est-ce que tu croies ? J'en ai été autant affecté que toi. Nous étions deux, maman, mais tu ne le voyais plus.

Papa parti, plus rien n'existait à tes yeux, pas même ton propre fils. Tu ne m'as jamais dit pourquoi il était parti. Et pourtant, même du haut de mes 7 ans, j'aurais pu comprendre. A l'école j'étais obligé de m'inventer un père qui voyageait sans cesse. Un pilote de ligne. Je me demande bien qui y a cru, à part moi. Encore des mensonges. Et si j'avais pu, maman, je crois bien que je me serais inventé une autre mère.

Pardon de te dire tout ça, mais j'arrive au bout de mon voyage, je le sais, je le sens. Le chemin se rétrécit et il y a cette porte qui m'aspire vers elle. Je n'ai pas peur. Je suis calme. Pour la première fois de ma vie. En paix. Paix intérieure.

Tout ce que je te dis, je suis sûr que tes mains le ressentent et que bientôt ton cœur en sera totalement submergé. Je l'espère. Je le crois. J'y mets toute ma volonté.

Tes mains sont le seul moyen dont je dispose pour communiquer avec toi, maman. Nous avons tant de caresses à rattraper, tant de regards à raconter aussi. Ce sont elles qui me réveillent peu à peu et c'est à elles que je parle. Et chaque jour je sens bien qu'elles s'attendrissent un peu plus.

Mais il ya cette satanée machine... Lorsque ta main se pose sur mon cœur, je vois bien que ton regard se détourne en permanence vers cet engin. Ce n'est pas lui qui me maintient en vie, maman, c'est ta main. N'appuie pas sur le bouton, je t'en prie ! Fais-moi confiance une fois, juste cette fois. Pour toi, pour moi. Pour nous. Une nouvelle vie nous attend. Comment te le dire, comment te le faire comprendre d'ici ?

La porte s'ouvre.

Je vois mamie ! Dieu qu'elle est belle dans son auréole orangée ! Une fée. Toute vêtue de blanc. Elle me dit : « retourne vite d'où tu viens, tu as tellement de choses à régler encore sur terre, tu n'as pas encore accompli ton destin. Ta mère a besoin de toi. Nous, on aura bien le temps de se retrouver plus tard ! » Je fais demi-tour, sans réfléchir pas même un instant. Une force. Je sens une force dans mon corps, un tourbillon géant qui m'aspire. Je ne maîtrise pas

mes pieds, je vole ! Tout va si vite maintenant. A la vitesse de la lumière, je cours vers toi, maman, attends moi ! Surtout n'appuie pas sur ce bouton !

Je sens des frissons plus nets dans mon corps. J'ai soif. J'ai trop parlé peut-être. Je me bats. Contre le temps. Contre la mort. Contre la vie. Mes paupières closes s'ouvrent peu à peu. Je lutte pour écarter mes lèvres sèches de toi. Je veux lutter, déplacer les montagnes. Ca y est... je te vois pleurer, maman, le sourire au bord des lèvres. Mes mains se crispent dans les tiennes. Ton regard est si beau, maman. Je ne te l'ai jamais dit ? Les médecins s'affèrent autour de moi, comme si je revenais de nulle part. J'ai très mal à la tête. Je ne me souviens de rien. Juste d'une main qui courait sur mon corps comme les blés au vent. Une main qui m'a souri. Une main qui m'a réhabilité. A présent, je sais, je ne serais plus jamais le même. Ni toi, maman. Et main dans la main nous allons enfin pouvoir être heureux.

Anne Fabregoul
Mai 2007